

Paulette Duarte

LES REPRÉSENTATIONS DE LA DÉVALORISATION URBAINE

CHEZ LES PROFESSIONNELS DE LA POLITIQUE DE LA VILLE

Les représentations sociales qui définissent l'espace urbain et sous-tendent les pratiques des professionnels de la politique de la ville sont notamment mobilisées lors de la définition des quartiers dits « sensibles » et orientent les programmes d'actions à l'égard de ces lieux. Elles sont limitées en nombre, contradictoires, complémentaires, en partie archaïques et indissociables des pratiques et des situations sociales de leur mise en œuvre.

Si l'approche par les représentations sociales s'est considérablement développée durant ces dernières années dans les sciences humaines¹, elle reste encore insuffisante en sociologie urbaine. Pourtant, comprendre les représentations-types² du « mauvais quartier », ou de ce que nous appelons la dévalorisation urbaine, mobilisées par les professionnels de la politique de la ville – techniciens, urbanistes, chefs de projets, etc. – semble indispensable pour évaluer le devenir de ces professions.

Le « destroy »

Une représentation-type du « mauvais quartier » est celle du quartier « *destroy* », c'est-à-dire, au sens anglo-saxon du terme, détruit. Cette représentation renvoie à la fois à la destruction et à la « crasse ». Elle est la dégradation physique, omniprésente de tout temps dans le quartier et la ville.

Tout d'abord, cette dégradation est visible. Elle se traduit par un bâti détérioré, par des murs aux peintures délavées, par des bancs, des boîtes aux lettres cassés, par des portes d'entrée qui ne fonctionnent plus. Elle est perçue comme ayant des causes multiples : vieillissement du bâti, absence d'entretien, détériorations dues à des usages répétés non prévus, détériorations volontaires, etc. D'un quartier à l'autre, voire à l'intérieur d'un quartier, la dégradation peut varier. Dans certains lieux, elle n'est pas importante. Dans d'autres, elle est telle que les bâtiments ne peuvent plus être occupés et doivent être détruits³. De même, dans l'histoire des quartiers, son acuité est inégale. Elle peut y être présente à un moment donné et ne plus l'être, car les politiques de réhabilitation ont gommé tous ses effets⁴.

Ensuite, même lorsqu'elle n'est plus aussi visible, elle peut être un souvenir tenace. Les professionnels s'en souviennent et l'évoquent notamment pour certains sous-quartiers, barres ou tours spécifiques⁵. Pourquoi ? Parce qu'ils traquent le dégradé ou le taudis, leur vocation étant de donner du mieux-vivre aux habitants. Le taudis parce qu'il est l'image du pire pour « l'habiter », parce qu'il signifie l'habitat insalubre et la vie sociale misérable, est ce contre quoi les professionnels construisent leurs pensées et leurs actions⁶.

Cette dégradation est d'ailleurs toujours là, insidieuse. Elle se présente comme une dégradation au quotidien, presque anodine, peu visible au premier regard. Quelques détériorations volontaires des portes d'entrée d'immeubles, des jets de papier dans la rue, dans les espaces verts, quelques traces et odeurs d'urine dans les montées d'escalier ou au bas des immeubles, des crottes de chien sur les trottoirs suffisent. Cette dégradation-là, malgré les efforts incessants des bailleurs et des communes pour l'enrayer, est prête à se diffuser. Elle révèle une indifférence des habitants à

1. Jodelet D., (1993), *Les représentations sociales*, Paris, PUF.

2. Cette typologie est le résultat de recherches que nous avons menées en région Rhône-alpes dans les quartiers de Valence-Le-Haut à Valence et de la Villeneuve d'Echirolles dans l'agglomération grenobloise et que nous poursuivons. Cf. Duarte P., (1997), *La crise urbaine : contribution à l'étude des représentations sociales attachées aux quartiers d'habitat social*, Grenoble, CERAT/Département CIVIL, et Duarte P., (1997), *La ville défaite. Les représentations sociales de la dévalorisation urbaine*, Grenoble, IUG, thèse de doctorat de troisième cycle. Notre méthode a consisté dans un premier temps à recueillir et à analyser les discours d'habitants et de professionnels interviewés et les discours écrits politiques et médiatiques, puis à construire de manière idéale-typique des représentations sociales.

3. À Valence-le-Haut, un de nos quartiers étudiés, la barre Ninon Vallin, considérée comme fortement dégradée, a fini par être détruite.

4. Ainsi, les quartiers de la Villeneuve d'Echirolles et de Valence-le-Haut ont été en grande partie réhabilités.

5. Ainsi à la Villeneuve, ils s'en souviennent pour les tours d'Auvergne, la barre du Limousin et le quartier du Gâtinçais. À Valence-le-Haut, ils s'en souviennent pour la barre Ninon Vallin et la cité Mireille.

6. Chalas Y., (1989), « L'imaginaire aménageur ou le complexe de Noé », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 42, p. 66-73.



Dégradations dans un quartier « destroy ».

l'égard de leur environnement ou une incompétence professionnelle des logeurs ou des services municipaux. Elle démontre aux yeux de ceux qui n'habitent pas là que la population de ces quartiers n'a pas le souci de la propreté et de la préservation de son environnement. Elle jette le soupçon sur cette population. Même si ces actes de dégradation restent mineurs et ne sont l'œuvre que de quelques habitants, par amalgame, ils entachent la réputation de la population entière; et cette dégradation, stigmatise le quartier, ses habitants et les professionnels.

L'hétéroclite

La représentation-type de l'hétéroclite est une autre représentation de la dévalorisation. Elle signifie : espace constitué d'éléments divers, épars, sans lien entre eux. Elle reprend des représentations plus diffuses à connotation négative concernant l'hétérogénéité urbaine, la monofonctionnalité et la discontinuité urbaine.

La représentation diffuse de l'hétérogénéité urbaine peut prendre plusieurs formes : juxtaposition de formes concaves et de formes convexes, alternance de masses, de blocs, de tours et de barres, de pleins et de vides, d'espaces construits et d'espaces verts, etc. Les professionnels la jugent négativement car ils ont du mal à percevoir le lien ou la cohérence entre ces espaces fort différents, de par leurs formes et non de par leurs usages.

La monofonctionnalité, due au zonage, signifie quant à elle, que chaque espace au sein de la ville, voire

au sein du quartier, est affecté d'une fonction – fonction industrielle, fonction de loger, fonction d'instruire, etc. – et que chacun de ces espaces fonctionne en lui-même, les relations avec les autres n'étant assurées que par des espaces de circulation.

Un sentiment de discontinuité urbaine en résulte. Dans la ville, mais également dans le quartier, des coupures séparent, des masses ou des zones s'ignorent, la dissémination du bâti, l'absence de densité dans l'espace urbain, la présence importante de vides urbains créent des interstices qui ne fonctionnent pas comme liens entre les volumes. Cette discontinuité menace l'unité du quartier et de la ville et empêche la proximité et les échanges.

Le vide social

La dévalorisation est ici synonyme d'absence de sociabilité, d'activités économiques et sociales, de plurifonctionnalité. Les discours stéréotypés de type, « il n'y a rien à faire dans ce quartier! » ou « tout fout le camp! », résument bien cette sensation de vide social, qui amène la monotonie et l'ennui.

Mais ce vide n'a pas le même sens dans les « quartiers pauvres » et dans les « quartiers riches ». S'il est signe du pire pour les premiers, il est souhaité pour les deuxièmes. Yves Grafmeyer nous apprend que le fait qu'il ne se passe rien dans les « quartiers riches » de Lyon, qu'il n'y ait pas de vie locale, d'effervescence habitante n'est pas un problème. Au contraire, moins il se passe d'événements, moins l'habitant participe à la

vie locale, mieux le quartier se porte⁷. Le vide social pose problème pour le « quartier pauvre », alors qu'il n'en pose pas pour le « quartier riche ».

Dans les quartiers d'habitat social, l'absence de relations sociales est envisagée comme le seul futur possible pour ces quartiers. Beaucoup de fantasmes, d'incertitudes



Des détériorations volontaires...

quant à l'avenir expriment l'idée que le peu d'activités sociales, de relations sociales existantes peut disparaître.

Les discours sur la non-fonctionnalité du quartier renvoient également au vide. Le « mauvais quartier » est non fonctionnel par la rigidité de sa forme urbaine, l'inadaptation de ses logements, l'insuffisance d'équipements, de commerces, sa distance au centre. Certes, cette non-fonctionnalité prend une dimension différenciée. Si elle est absolue lorsqu'on évoque les grands ensembles d'une manière générale, elle est relative quand on s'attache à des lieux particuliers⁸.

Cette non-fonctionnalité comme caractéristique du « mauvais quartier » n'exprime-t-elle pas l'ironie de l'histoire, la dégradation des idées urbanistiques elles-mêmes lors de leur mise en pratique? Le grand ensemble, suivant Le Corbusier, devait être fonctionnel, c'est-à-dire offrir la présence de plusieurs équipements, de plusieurs fonctions qui permettent l'expression de différents usages. Aujourd'hui, l'insuffisance d'équipement, le zonage qui s'est traduit par la présence d'une seule fonction, l'habiter, ont rendu ce type de quartier non pratique pour les habitants. La réduction des fonctions à une seule a tué la fonctionnalité du lieu.

Un état d'esprit et un mode de vie particuliers⁹

Comme état d'esprit particulier, le quartier d'habitat social est le lieu où les habitants sont perçus comme individualistes, indifférents, non solidaires, non-mobi-

lisés et non-mobilisables. Cette représentation est à l'image de celle que l'on attribue à la ville et à la société actuelles : ne dit-on pas que la société ou les citoyens sont individualistes, superficiels, indifférents? Mais si cette représentation stigmatise les quartiers d'habitat social, elle valorise les « quartiers riches ». La non-mobilisation, signe du pire, du renoncement pour le « quartier pauvre », exhausse le « quartier riche »¹⁰.

Le quartier « défavorisé », comme la ville et la société, doit être citoyen. Les habitants doivent participer à la vie locale. Seul l'habitant mobilisé, militant, peut exprimer ses besoins. Dans leur quête du bonheur, les professionnels ont besoin d'accéder aux désirs et aux aspirations des habitants. Pour eux, le « bon habitant » est celui qui est mobilisé et mobilisable; la mobilisation étant évoquée comme la seule chance de salut pour ces quartiers.

Comme mode de vie spécifique, le quartier d'habitat social est le lieu dont l'état d'esprit particulier engendre des comportements anormaux tels que le non respect des liens sociaux, familiaux, des valeurs traditionnelles, ou les pratiques de délinquance. Là encore, cette représentation n'est jamais que l'image grossissante de la représentation stéréotypée que l'on a à l'égard de la ville et de la société actuelles : ne dit-on pas que la ville et la société actuelles sont les lieux d'une délinquance accrue, de la perte des valeurs traditionnelles, etc?

Le quartier en déclin

Toutes les caractéristiques qui sont attribuées à la ville contemporaine, c'est-à-dire la mobilité, l'hétérogénéité, l'anonymat, l'indifférence, la superficialité des relations sociales, sont reprochées aux quartiers dits « sensibles ». Ces caractéristiques, qui définissent sinon la « bonne ville », en tout cas la ville, sont synonymes de dégradation pour le quartier d'habitat social. Pourquoi sommes-nous ce dernier d'être un village, donc une anti-ville? Pourquoi y exigeons-nous de la connivence, de la convivialité, de la reconnaissance, comme si le village mythique ou historique d'autrefois devait ressusciter?

7. Grafmeyer Y., (1992), *Quand le Tout Lyon se compte...*, Lyon, PUL.

8. Dans les quartiers que nous avons étudiés, elle prenait des couleurs différentes. En effet, à la Villeneuve, comme à Valence-le-Haut, il y avait à la fois non-fonctionnalité et fonctionnalité. La non-fonctionnalité était surtout due au monofonctionnalisme, à la rigidité des formes architecturales, à la distance et aux coupures urbaines. Mais ces deux quartiers étaient néanmoins considérés comme fonctionnels car bien équipés.

9. Nous nous sommes inspirés des travaux de l'École de Chicago, notamment de ceux qui décrivaient la ville comme état d'esprit et mode de vie particuliers, pour nommer cette représentation-type de la dévalorisation. Cf. Grafmeyer Y. et Joseph I., (1984), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier.

10. Cf. à ce propos, Grafmeyer Y., *op. cit.*

Le quartier a toujours été défini jusqu'ici comme un village urbain. Figure classique de la sociologie urbaine¹¹, il se caractérise par un espace à dimension humaine, une identité sociale spécifique, des règles sociales propres, par la connaissance et la reconnaissance, par la solidarité entre habitants et par une certaine immobilité urbaine.

Au cours de notre travail d'enquête auprès des professionnels, des représentations du quartier comme village urbain ont émergé. Dans les « têtes » des professionnels, quelques lieux avaient cette fonction de village urbain¹². L'aspiration à vouloir créer de tels villages était très forte.

Mais dans les représentations, d'une manière générale, le quartier, comme lieu de sociabilité, ressemble de plus en plus à la ville. Les lieux de sociabilité des habitants se dispersent à travers la ville. Si les habitants ont encore quelques relations avec leurs voisins et des membres de leur famille habitant dans une certaine proximité, ils sont amenés à se déplacer, à côtoyer d'autres habitants dans d'autres lieux tels que le supermarché ou le centre-ville, loin de leur quartier. Il n'est pas rare non plus qu'ils côtoient d'autres habitants appartenant à d'autres quartiers. Ainsi, le quartier perd son caractère de village.

L'hétérogénéité, les origines diverses des habitants viennent également mettre en cause l'existence du quartier. L'hétérogénéité définit la ville, non le quartier. Les sociologues urbains¹³ s'accordent à dire que la ville est, par essence, différenciation ou hétérogénéité sociale et urbaine. Cette hétérogénéité est d'ailleurs souhaitée pour le quartier par les professionnels sous le vocable de mixité sociale, car il y a là l'utopie que tous les habitants quels qu'ils soient peuvent s'entendre, que la diversité enrichit. Elle est remémorée comme le moment mythique, historique et fondateur du grand ensemble des années cinquante et soixante où tous les habitants quelles que soient leurs origines sociales, leurs âges, leurs professions, ont cohabité ensemble.

Mais trop d'hétérogénéité est perçue négativement, car trop d'hétérogénéité sociale amène des difficultés. En effet, trop de populations différentes en coprésence entraîne des problèmes de voisinage, surtout si ces populations n'ont pas choisi leur lieu de résidence.

Le ghetto

Le ghetto¹⁴ se définit par son homogénéité, ses relations intenses, le contrôle social qui s'y exerce. Certes, la plupart des quartiers d'habitat social ne sont pas des ghettos¹⁵, et notamment ceux que nous avons étudiés. Mais des représentations diffuses concernant l'immobilité, l'homogénéité et la sociabilité construisent une telle représentation.

La représentation du ghetto renvoie au quartier immobile, dont les habitants ne changent pas de lieu

de résidence, soit parce qu'ils le veulent, soit parce qu'ils y sont contraints. Par définition, le quartier est fixité, demeure. Martin Heidegger explique qu'habiter, d'un point de vue étymologique, est : « demeurer », « rester enclos »¹⁶. Et Kay Noschis et Yves Chalas ont montré que pour se fixer, habiter, appartenir à un lieu, il faut répéter, ritualiser ses gestes, ses pratiques, ses itinéraires¹⁷. La ritualisation des pratiques, la routine, la durée permettent l'enracinement. L'immobilité ou la fixité ne pose donc pas en soi de problème.

Les professionnels perçoivent d'ailleurs le « bon habitant » comme un habitant de longue date, un habitant à demeure, qui s'est approprié le quartier. Seul l'habitant de longue date peut se mobiliser pour son quartier. Sa fixité est signe d'attachement à son lieu de vie. Il est celui que le professionnel va pouvoir mobiliser sur des projets. Mais paradoxalement, trop d'immobilité de la part des habitants est considérée de manière péjorative par les professionnels. Ce trop prend plusieurs formes : habitant qui a peur de sortir de son quartier, qui ne souhaite pas vivre ailleurs, habitant qui n'a pas les moyens économiques pour être mobile, quartier qui de par l'insuffisance de ses infrastructures ne favorise pas la mobilité, etc. Cette représentation de l'immobilité est d'autant plus négative, qu'elle signifie immobilité subie, non voulue et qu'elle signifie de plus en plus immobilité, non pas dans son quartier, mais dans son logement.

11. Cf. entre autres les recherches françaises et anglo-saxonnes : Gans H. J., (1962), *The Urban Villagers. Group and class in the life of Italian-Americans, USA*, The Free Press ; Coing H., (1966), *Rénovation urbaine et changement social*, Paris, éditions Ouvrières ; Hoggart R., (1970), *La culture du pauvre. Etude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit ; Pétonnet C., (1982), *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée ; Chalas, Y. et Torgue, H. (1981), *La ville latente. Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles*, Grenoble, ESU-MRU, Mairie d'Echirolles ; Chalas Y. et Torgue H., (1987), *Le complexe de Noé ou l'imaginaire aménageur*. (Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles : phase II), Grenoble, IREP-CEPS-MRU, Mairie d'Echirolles ; Young M. et Willmott P., (1983), *Le village dans la ville*, Paris, CCI, Centre Georges Pompidou ; Noschis K., (1984), *Signification affective du quartier*, Paris, Librairie des Méridiens.

12. Le sous-quartier du Plan à Valence-le-Haut, par exemple, a été décrit comme un village urbain.

13. Grafmeyer Y. et Joseph I., *op. cit.* ; Ledrut R., (1968), *L'espace social de la ville. Problèmes de sociologie appliquée à l'aménagement urbain*, Paris, Anthropos.

14. Wirth L., (1980), *Le ghetto*, Grenoble, PUG.

15. À ce propos, de nombreux auteurs démontrent que les quartiers d'habitat social français ne sont pas des ghettos. Cf. entre autres : Dubet F. et Lapeyronnie D., (1992), *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil ; Vieillard-Baron H., (1990), « Le ghetto, un lieu commun impropre et banal. Approches conceptuelles et représentations », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 49, p. 13-22.

16. Heidegger M., (1958), *Bâtir, habiter, penser, Essais et conférences*, Paris, Gallimard, p. 176.

17. Noschis K., *op. cit.* ; Chalas Y., (1988), « La routine. Analyse d'une composante de la vie quotidienne à travers les pratiques d'habiter », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXXV, p. 243-256.

Le quartier-ghetto a aussi le tort d'être homogène, de permettre de vivre entre soi. L'analyse sociologique¹⁸ montre pourtant que la représentation du « bon quartier », comme mosaïque de groupes sociaux hétérogènes, d'activités sociales et économiques différentes, de types architecturaux divers, est un mythe et une utopie ; même un modèle urbanistique construit sur le principe de la mixité sociale et urbaine, tel que les grands ensembles à leur origine, n'a contraint que difficilement des habitants forts différents à vivre ensemble. Le quartier est par définition homogénéité relative, contrainte et/ou voulue¹⁹.

Alors pourquoi ce reproche de l'homogénéité ? L'homogénéité accentue la stigmatisation du quartier dit « difficile ». Trop de populations de même origine sociale ou culturelle agglomérées en un même endroit



Grand ensemble et/ou ville émergente ?

n'est pas souhaité. Dans les représentations stéréotypées, des communautés se formeraient, qui ne souhaiteraient pas s'intégrer.

Le quartier marqué par des relations sociales approfondies et un fort contrôle social devient alors dangereux, même si, par définition, le quartier signifie relations sociales intenses et contrôle social. La proximité sociale et le contrôle social sont donc jugés excessifs. Et dans les représentations, les habitants ne se sentiraient plus libres dans leurs actes et seraient soumis à une volonté politique particulière, à des tendances sécessionnistes.

Le lieu social de la crise économique

Ce dont souffrent aussi les quartiers dits « difficiles » dans les représentations sociales, c'est de pauvreté, de chômage, de non-intégration. Le quartier ordinaire, comme la ville et la société, n'intègre plus. Il n'accueille plus, comme auparavant. La « bonne ville » et le « bon quartier » qui intégraient au temps historique, presque mythique, des Trente Glorieuses où la croissance économique et sociale profitait à tous les individus, n'exis-

tent plus, si ce n'est encore comme idéal d'une société pacifiée et en progrès. Le doute chez les professionnels grandit quant à voir un jour revenir le modèle ancien de l'intégration sociale, c'est-à-dire celui d'une intégration sociale ascensionnelle basée sur une intégration économique. Le quartier-intégrateur devient une utopie, voire une illusion à laquelle ils ne croient plus. Ainsi, le quartier n'est plus, comme pour l'École de Chicago, le signe d'un passage obligé vers l'assimilation pour les populations rurales et étrangères arrivant en ville. Il est de plus en plus un espace d'enfermement, d'exclusion, d'immobilité, de « captivité ». Pour la plupart des habitants des quartiers d'habitat social, c'est la seule et/ou la dernière étape d'une trajectoire résidentielle à l'image de leur trajectoire professionnelle : stagnante et circulaire. La résidence dans le quartier d'habitat social ne signifie plus passage pour un ailleurs meilleur.

Dans ces représentations diffuses de la non-intégration, les professionnels évoquent l'image du quartier sous perfusion, assisté. L'assistanat n'est pas seulement imaginé, il est constaté. Il prend plusieurs formes : une forme sociale et une forme urbaine. Beaucoup de populations de ces quartiers vivent partiellement d'aides, aides communales, départementales, nationales, car elles ne peuvent faire face à leurs besoins. Et nombre de ces quartiers sont assistés d'un point de vue urbain, architectural et social puisqu'ils bénéficient des mesures de la politique de la ville, mesures de rattrapage certes, mais souvent vécues comme exorbitantes.

Cette dévalorisation sociale est représentée comme potentiellement contagieuse. Le chômage et la précarité visibles dans ces quartiers sont perçus comme des phénomènes qui s'étendent à la ville. La précarité du travail massive dans les quartiers d'habitat social est vue par les professionnels comme la norme sociale de demain. Certains affirment même que les banlieues seraient le lieu d'une redéfinition des normes d'intégration.

L'insécurité

Le « mauvais quartier » fait peur. Les représentations stéréotypées mettent en avant l'argument que le taux de délinquance dans les quartiers dits « difficiles » est supérieur aux taux trouvés dans d'autres quartiers. Mais les chercheurs expliquent qu'il n'y a pas plus de délinquance dans ces quartiers qu'ailleurs, et qu'il est

18. Chamboredon J.-C. et Lemaire M., (1970), « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue Française de Sociologie*, vol. XI, p. 3-33.

19. Pinçon M. et Pinçon-Charlot M., (1989), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil ; Grafmeyer Y., *op. cit.* ; Dupuy S., (1987), *Figures d'enracinement pour cité HLM dévalorisée*, Paris, Médina, Ministère de l'équipement, du logement, de l'aménagement du territoire et des transports.

plutôt souhaitable de parler de sentiment d'insécurité que d'insécurité réelle.

Ce sentiment d'insécurité, y compris chez les habitants et les professionnels de ces quartiers, se cristallise sur certains comportements habitants et certains espaces. Rentrer dans telle partie du quartier fait peur. Passer dans telle rue, traverser telle place fait peur. L'étranger fait peur. Le jeune qui discute au pied des bâtiments fait peur. Le chômeur, le délinquant font peur.

Le vandalisme quotidien, les actes d'incivilités ou la morphologie urbaine peuvent expliquer ce sentiment. Mais sont-ils suffisants ?

Cette peur semble liée aux phénomènes de repli des habitants sur leur logement et des professionnels sur des secteurs géographiques ou des pratiques fortement réduits. Le sentiment d'insécurité traduit le fait que nous ne sommes plus certains d'être chez nous. Habitants ou professionnels, nous sommes des étrangers dans notre propre quartier ou secteur d'activités. Ainsi, lorsque les espaces publics sont occupés par des « dealers », que ces mêmes espaces subissent des dégradations, les habitants, mais également certains professionnels, éprouvent un sentiment de gêne, voire de peur. De même lorsque les logements, les espaces publics sont occupés par des populations qui ont des comportements différents, les habitants et professionnels se sentent gênés. Ce sentiment va de pair avec le rétrécissement des espaces publics accessibles. Beaucoup de professionnels évoquent encore ce temps passé où tous les habitants s'entendaient, se côtoyaient, utilisaient l'ensemble des espaces publics du quartier. A cette époque-là, ils disent volontiers que tous, habitants et professionnels, étaient confiants. Aujourd'hui, ils éprouvent ce sentiment d'insécurité, « cette ambiance », comme ils disent, et sont inquiets quant à l'avenir de ces quartiers auxquels ils n'ont accès que partiellement.

La concentration

La concentration n'est pas le ghetto. Elle signifie cumul d'éléments à la fois identiques et divers, alors que le ghetto signifie regroupement exclusif d'éléments identiques.

Elle renvoie à plusieurs représentations : la représentation du quartier comme dense d'un point de vue urbain, la représentation du quartier qui concentre la population, les jeunes, les étrangers, les pauvres, les problèmes urbains, sociaux et économiques, la représentation du quartier qui focalise les peurs.

La verticalité architecturale actuelle dans les grands ensembles symbolise la concentration de populations pauvres. Cette verticalité ne pose problème que lorsqu'elle est une concentration de la pauvreté. Celle du quartier de la Défense dans les Hauts-de-Seine, par

exemple, n'en pose pas, car elle est signe d'activités économiques, de fonctions de prestige.

La concentration extrême d'une population quelle qu'elle soit renvoie à l'idée de surpopulation et de promiscuité. Les termes de « ruche » ou de « fourmilière » sont d'ailleurs utilisés pour désigner cette impression de promiscuité. La concentration pousse donc à la promiscuité et ne favorise pas le « vivre ensemble ». La promiscuité, et notamment entre populations d'origine culturelle et sociale différente, signifie problèmes de cohabitation. Mais elle peut aussi avoir pour conséquences une accentuation du sentiment d'anonymat ; l'habitant ayant du mal à se sentir différent des autres et n'osant pas s'exprimer.

La concentration de populations au statut social dévalorisé nuit au quartier. La présence importante d'exclus et d'étrangers participe au stigmate des quartiers dits « difficiles », parce qu'elle s'inscrit dans un espace particulier, et parce qu'elle devient de par son inscription géographique de plus en plus visible. Cette visibilité est peu acceptée, car elle s'oppose à la représentation idéale du quartier qui est celle d'un quartier équilibré socialement et culturellement. En outre, elle mobilise des idées reçues sur les modes de vie de ces



Commerces et habitat.

populations. Beaucoup de discours de professionnels mettent l'accent sur les modes de vie différents des étrangers, sur leurs règles, leurs valeurs, sur leurs comportements d'assistés, etc.

Enfin, la représentation de la concentration signifie concentration de problèmes économiques, sociaux et urbains. Ces quartiers sont « mauvais » parce qu'ils concentrent les chômeurs, les délinquants, les problèmes dus à la mauvaise qualité urbaine, architecturale, les problèmes de gestion et d'entretien du patrimoine bâti. L'agglomération de tant de problèmes divers dans un même espace rend visibles ces différents dysfonctionnements et stigmatise en retour l'espace lui-même. Dans certaines représentations professionnelles, il s'agit juste d'une concentration inscrite dans l'espace, rendue visible. Dans d'autres, il s'agit d'une

concentration qui engendre d'autres problèmes, la concentration de problèmes devenant alors exponentielle.

La dévalorisation fonctionne en boucle

Deux représentations fortement liées expliquent la dévalorisation : celle de la dévalorisation comme l'effet d'une forme sociale sur une forme urbaine et celle de la dévalorisation comme l'effet inverse, c'est-à-dire comme l'impact d'une forme urbaine sur une forme sociale. Leur articulation est telle que ces représentations de simple causalité deviennent une représentation où les causes s'enchaînent. La dévalorisation sociale entraîne une dévalorisation urbaine qui elle-même entraîne une dévalorisation sociale et vice-versa.

Ces deux représentations s'appuient sur deux paradigmes qui ont sous-tendu et sous-tendent encore les actions urbanistiques : le paradigme spatial, c'est-à-dire l'espace inducteur de vie sociale, et le paradigme social, c'est-à-dire la vie sociale inductrice d'espace. Ainsi, par exemple, pendant longtemps et notamment avec l'urbanisme progressiste, les « professionnels de la ville » ont repris le paradigme spatial et créé des espaces urbains et des formes architecturales qui devaient changer les pratiques sociales, les modes de vie des citadins et induire une nouvelle vie sociale. Aujourd'hui, même si le paradigme social est de plus en plus partagé par les professionnels, le paradigme spatial, bien qu'altéré, est encore très présent. En effet, si les professionnels s'accordent à penser que l'espace ne change pas les modes de vie, que traiter les problèmes urbains ne pourra pas remédier aux problèmes sociaux, le traitement de l'espace peut néanmoins influencer l'état d'esprit des habitants. L'aménagement de l'espace, à défaut de tout résoudre, peut apporter une « meilleure ambiance », c'est-à-dire agir sur l'état d'esprit des habitants, état d'esprit jugé morose. L'espace n'a plus la prétention de changer radicalement la vie. Il peut avoir quelques effets sociaux ou psychologiques à la marge.

Les extrêmes et les excès

Le « mauvais quartier » se définit par ses extrêmes et ses excès. Il est celui des trop ou des pas assez. Le quartier devient signe de négativité lorsqu'il signifie les extrêmes en toutes choses.

Il est « mauvais » lorsqu'en son sein il y a trop d'uniformité, trop d'hétérogénéité, trop d'homogénéité, trop de « ghetto », trop de brassage, trop de mixité, trop de fixité, trop de mobilité, trop de concentration, trop de promiscuité, trop de discontinuité, trop de distance, trop de vide social, trop de... Mais il est aussi « mauvais » lorsqu'en son sein il n'y a pas assez d'hétérogé-

néité, pas assez de brassage, pas assez de densité, pas assez de mobilité, pas assez de fixité, pas assez de continuité, pas assez de proximité, pas assez de convivialité, pas assez...

La représentation des extrêmes et des excès accable le « mauvais quartier » qui apparaît toujours comme coupable de quelque chose, coupable d'être trop ou pas assez. Il est toujours coupable de ne pas être la ville ou de ne pas être le village.

Ce trop ou ce pas assez fonctionne différemment d'un type de quartier à l'autre. Il est souvent signe du pire pour les « quartiers défavorisés », alors qu'il est signe du meilleur pour les « quartiers d'excellence ». Trop d'homogénéité pose problème dans les « quartiers défavorisés », alors qu'il n'en est rien dans les « quartiers d'excellence ». Trop de vide social pose problème dans les « quartiers défavorisés » alors qu'il n'en est rien dans les « quartiers d'excellence », etc. Inversement, pas assez d'homogénéité pose problème, alors que...

Cette représentation-type renvoie à celle de la valorisation comme signe de l'entre-deux, du milieu, de l'équilibre. Ainsi, le « bon quartier » est le quartier de l'hétérogénéité, mais pas trop, de l'homogénéité, mais pas trop, du brassage, mais pas trop, de l'immobilité, mais pas trop, de la mobilité, mais pas trop, de..., mais pas trop.

C'est pour atteindre ce juste milieu, que des thèmes tels que seuil, mixité, brassage, équilibre, et des politiques telles que la politique de peuplement équilibré, la politique de mixité sociale et urbaine sont évoqués. En effet les seuils à ne pas dépasser sont constamment mobilisés dans l'imaginaire urbanistique. La mixité, même si elle apparaît illusoire, oriente les discours et les actions des professionnels. Le peuplement des logements sociaux tend à se faire en fonction de quotas. Les professionnels évitent de regrouper les populations à problèmes ou étrangères. Mais cette notion de juste milieu ou d'équilibre est difficile à manier : à partir de quel (s) seuil (s), de quel (s) degré (s) de concentration de population à problèmes y a-t-il difficulté ? Qu'est-ce qu'une famille à problèmes ? Aussi, de nombreux professionnels ne sont pas dupes. Ils ont conscience que cette pratique de l'équilibre ne résout en rien les dysfonctionnements. Elle ne fait au mieux que les rendre invisibles.

La dévalorisation introuvable

Quand nous cherchons la dévalorisation pour l'étudier, force est de constater qu'il est difficile de situer les « mauvais quartiers » et d'identifier leurs caractéristiques.

Dans leurs discours, les professionnels de la politique de la ville emploient souvent pour désigner la dévalorisation les termes de « ghetto », « Bronx », « Chicago », et la situent parfois avec précision : en France,



Avant...



...après renouvellement urbain.

par exemple, aux Minguettes dans la banlieue lyonnaise, ou au Val-Fourré dans la région parisienne²⁰.

Mais en les écoutant, nous sommes toujours étonnés de constater que leurs propres quartiers, tant redoutés, ne sont pas si terribles que cela. Le quartier qui fait peur, celui qui souffre n'est jamais là. Le quartier qui rassemble toutes les caractéristiques à valeur négative dans les « têtes » de ces professionnels, n'est jamais le quartier dans ou pour lequel ils travaillent. Il y a toujours des quartiers plus ingérables, plus inhabitables ailleurs. Le « mauvais quartier » est toujours plus loin, de l'autre côté de la rue, de la place. Nous pouvons être dans le quartier le plus redouté, il y a toujours plus redoutable, plus insécurisant ailleurs.

Il en va de même pour les populations dites « à problèmes ». Les familles qui posent problèmes, les professionnels en connaissent, mais il y a pire ailleurs. Les jeunes qui cassent, qui insultent sont toujours ailleurs, jamais là. Il y en a toujours pire ailleurs, dans un autre quartier, dans une autre montée d'escalier. L'étranger qui dérange n'est jamais celui que l'on connaît, à qui l'on dit : « Bonjour ! ». C'est toujours un autre.

Et quant aux problèmes que pose la dévalorisation, il y en a toujours de pires ailleurs. Les problèmes urbains, sociaux et économiques ne sont jamais aussi graves que dans d'autres quartiers.

Ce qui nous fait dire qu'une des représentations-types de la dévalorisation est celle d'une dévalorisation

qui est toujours ailleurs, jamais là, autre, en un mot, introuvable.

Plusieurs explications sont possibles.

Une première explication possible est celle liée au phénomène de stigmatisme²¹. Pour résumer le processus de stigmatisation, nous dirons que nous stigmatisons ou que nous prenons comme bouc émissaire autrui pour mieux contrôler l'information que nous avons d'autrui, et que les autres peuvent avoir à notre égard. Il s'agit pour nous de faire en sorte qu'autrui ait une information de nous qui soit conforme à l'idée que nous nous faisons de notre propre identité et de l'identité des autres. Ainsi, si le professionnel stigmatise un autre quartier que celui dont il a la charge, c'est parce qu'il refuse souvent que son quartier soit assimilé à un

20. Ainsi, par exemple, le « quartier mauvais » à la Villeneuve était identifié à la partie ouest, c'est-à-dire aux quartiers des Essarts et de Surieux, et notamment aux sous-quartiers du Limousin-Vivarais-Auvergne, de Saintonge et du Gâtinais. Pourtant, d'autres « mauvais quartiers » avaient été cités : les quartiers Teisseire, Mistral, Alma, Village Olympique, Abbaye, Villeneuve de Grenoble, à Grenoble, la barre Leclerc à Saint-Martin-le-Vinoux, et les Ruires à Eybens. À Valence-le-Haut, les « mauvais quartiers » étaient celui de Fontbarlettes et des secteurs tels que ceux des Dominos, du « coeur » de Fontbarlettes, de Gounod, de la cité Mireille, mais d'autres « mauvais quartiers » avaient été également cités comme Valensolles, le Polygone à Valence et la Monnaie à Romans.

21. Goffman E., (1975), *Stigmatisme. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.

« mauvais quartier », qu'il soit lui-même identifié aux professionnels et aux habitants de ce « mauvais quartier » et parce qu'il cherche à contrôler l'information que l'on peut avoir de lui et de son quartier et qu'il a des autres professionnels et quartiers.

Une deuxième explication est celle liée aux pratiques quotidiennes du quartier. Le quartier, même le plus mauvais dans l'imaginaire social, n'est jamais le pire pour celui qui y habite ou qui y travaille. Le quartier a toujours une charge affective. Il est, d'après Kay Noschis, un lieu investi d'une signification particulière car son emploi est ritualisé. Il n'est donc pas neutre. Les usages répétés du quartier font que tout usager, habitant ou professionnel, s'approprie progressivement le quartier, l'apprivoise. Le quartier devient ainsi un espace familier et aimé. Et cette familiarité, même si elle n'est que partielle, fait que le quartier n'est jamais un objet de « désamour » total. Il est au moins à la fois un objet d'amour et de « désamour ».

L'échelle de la proximité

Les contradictions évidentes de ces représentations-types peuvent expliquer les difficultés que rencontrent les professionnels à gérer les espaces dévalorisés. Si les professionnels mobilisent à la fois des représentations contradictoires – telles que celles du « ghetto » et du « quartier en déclin » – pour définir la dévalorisation urbaine, quel mode d'action peuvent-ils mettre en œuvre pour lutter contre celle-ci? Faut-il favoriser le regroupement de populations à problèmes, comme le suggèrent certains chercheurs?²² Ou disperser ces populations à travers la ville, accélérer leur mobilité résidentielle, comme nous l'entendons dans les discours politiques?

Ces contradictions éclairent également la perplexité de ces praticiens quant au devenir de leur profession. Les « professionnels de la ville » de demain seront-ils à

la fois des « super-urbanistes » et des « super-travailleurs sociaux » travaillant à différentes échelles ou redeviendront-ils des professionnels « classiques » de l'urbain et de l'aménagement, se limitant à nouveau aux politiques urbaines, ou des travailleurs sociaux reprenant à leur compte la politique de la ville et faisant de cette dernière une politique de la régulation de la question sociale et économique?²³

Aux yeux des professionnels, le quartier comme espace de proximité ou « village urbain » tend à disparaître. Le quartier vole en éclats. D'une part, il disparaît au profit de la ville, c'est-à-dire d'un espace de la sociabilité dispersée. D'autre part, il se transforme en un espace-logement qui correspond aux pratiques habitantes de repli sur le logement. Ce déclin du quartier amène quelques interrogations : le référent du quartier est-il encore pertinent pour la réflexion et l'action? Les professionnels ne doivent-ils pas inventer un autre référent? Espace-logement, espace habité, proximité? Doivent-ils encore se référer à une échelle de la proximité et tenter de la concilier à celle d'agglomération, tant valorisée depuis la fin des années quatre-vingt dans la politique de la ville? Ont-ils les ressources intellectuelles, techniques et financières pour mettre en œuvre des actions qui soient à la fois à l'échelle de l'agglomération, comme les incitent les pouvoirs publics, et à l'échelle de la proximité, si tant est qu'on la définit?

Paulette Duarte

22. Genestier P., (1993), « Quel avenir pour les grands ensembles », Roman, J. (dir.). *Ville, exclusion et citoyenneté. Entretiens de la Ville II*, Paris, Esprit, p. 133-163.

23. À l'égard de cette interrogation, cf. Duarte P. et Novarina G., (1995), *La contractualisation dans la politique de la ville. Réagencement des pouvoirs et confrontation des modes d'action publique?*, Grenoble, CRESSON.

Paulette Duarte est maître de conférences à l'Institut d'Urbanisme, d'Aménagement et d'Administration Territoriale de Grenoble. Ses travaux portent sur les représentations sociales mobilisées par les techniciens, politiques et habitants pour définir les espaces urbains et élaborer des actions dans le cadre de projets d'urbanisme et de développement social urbain.

<paulette.duarte@upmf-grenoble.fr>